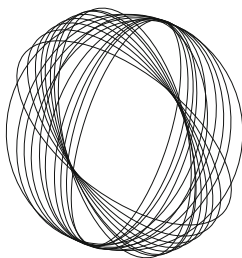


DU MONDE ENTIER

GRAHAM SWIFT

LE GRAND JEU

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR FRANCE CAMUS-PICHON



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE PAYS DES EAUX

À TOUT JAMAIS

LA LEÇON DE NATATION

LA DERNIÈRE TOURNÉE

LA LUMIÈRE DU JOUR

DEMAIN

J'AIMERAIS TELLEMENT QUE TU SOIS LÀ

LE DIMANCHE DES MÈRES

DE L'ANGLETERRE ET DES ANGLAIS

Dans la collection Folio 2 €

LE SÉRAIL ET AUTRES NOUVELLES

Du monde entier

GRAHAM SWIFT

LE GRAND JEU

roman

*Traduit de l'anglais
par France Camus-Pichon*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

HERE WE ARE

© *Graham Swift, 2020.*

© *Éditions Gallimard, 2021, pour la traduction française.*

Pour Candice

It's life illusions I recall.

[Ce sont les illusions de l'existence qui me reviennent.]

JONI MITCHELL

Jack marqua une pause dans les coulisses. Il savait retarder son entrée à la seconde près. Il était calme. Il avait vingt-huit ans, mais c'était déjà un vétéran : douze ans de scène, sans compter un an et demi de service militaire. Le timing, on l'avait dans le sang, si on réfléchissait on était perdu.

Il rajusta son nœud papillon, porta la main à sa bouche et toussota poliment, comme avant d'entrer dans une pièce, rien de plus. Il ramena ses cheveux en arrière. À présent que les lumières s'éteignaient dans la salle, il entendait le brouhaha s'intensifier, tel un liquide arrivant à ébullition.

Ça ne lui arrivait pas très souvent, mais là, si. Cette dépression soudaine au creux de l'estomac, cette panique, ce vertige, ce mouvement de recul. Il n'avait pas à faire ce genre de choses : se transformer en quelqu'un d'autre. Cela posait la question paralysante de savoir qui il était en premier lieu, et la réponse était simple. Il n'était personne. Personne.

Et où était-il ? Nulle part. Il se tenait sur une fragile

structure construite au-dessus d'eaux tourbillonnantes. Normalement il ne réfléchissait pas. Là, ses jambes auraient aussi bien pu être des tiges d'acier rouillé inutiles, fichées dans le sable. Surtout, il y avait le souci que nul ne s'en aperçoive, ne sache qu'il souffrait ainsi.

Nul n'en saurait jamais rien. Même dans cinquante ans, nul ne le saurait.

Il vérifia sa braguette pour la quatrième ou cinquième fois, ses doigts ne faisant plus qu'effleurer l'air.

Il lui aurait fallu quelqu'un pour le pousser, lui donner une bonne tape dans le dos. Une seule personne pouvait le faire : sa mère. Nul n'en saurait jamais rien non plus. Chaque soir, chaque fois, toujours cette poussée invisible de sa mère. Il y prêtait à peine attention, songeait à peine à la remercier.

Où était-elle, ce soir-là ? À sa connaissance, avec un certain Carter qu'elle présentait comme son second mari, un garagiste de Croydon. Eh bien bonne chance à elle. Mais cela ne l'avait pas empêchée de lui donner, durant toutes ces années, une tape invisible dans le dos. Parfois même il imaginait, toujours invisible entre les fauteuils, son œil scrutateur, approbateur.

Voilà bien mon Jack, mon fils si doué.

Un garagiste – du nom de Carter. Je vous demande un peu, les amis, je vous demande un peu. À Croydon il y avait un théâtre qui s'appelait The Grand. Jack s'y était produit, un numéro de mime. En frac. Était-elle venue en secret avec M. Carter – qui sentait l'huile de moteur et pensait : Maudite Cendrillon ? Voilà mon fils Jack.

Son fils avait désormais vingt-huit ans et c'était déjà un vieux routier, portant comme une seconde peau

cet habit noir et blanc, uniforme démodé de tous les amuseurs, escrocs et autres imposteurs. Aujourd'hui, en jean et blouson de cuir, ils grattaient une guitare. Bon, il avait passé l'âge. Pour lui c'étaient la canne, le canotier et les claquettes. « Et maintenant, les amis – ne criez pas trop fort, les filles –, voici les sensationnels Rockabye Boys! » Comme s'il était leur foutu oncle. Mais il avait le physique (il le savait), le sourire et la mèche de cheveux – il la ramena de nouveau en arrière – qui pouvait lui retomber sur le front et les faire craquer (sur scène ou ailleurs, accessoirement).

À condition de pouvoir d'abord y monter, sur la scène.

Quant au « premier mari » de sa mère, voilà un homme qui n'était vraiment personne, vraiment nulle part : son père. Mais dans l'intervalle – et cela avait été un long intervalle – elle-même y était montée, sur scène, quelle saleté de métier. Une minute de réflexion et on était perdu. Et qui avait-elle pour la pousser?

Nul ne devait s'apercevoir de rien, nul ne devait rien savoir. Il entendait le brouhaha croissant, prêt à l'engloutir. Il fallait respirer, respirer. « Ne pleure pas, Cendrillon. » Désormais il n'avait plus que lui-même pour se pousser dans le dos, mais comment fallait-il faire? Franchir la ligne, se jeter dans le vide.

*

Jack était maître de cérémonie cette saison-là (sa deuxième), et Ronnie et Evie passaient en premier après l'entracte. C'était grâce à Jack s'ils faisaient partie du

spectacle, et c'était bien de passer juste après l'entracte. Quand, ce fameux mois d'août, tout changea et vola en éclats, ils avaient gravi les échelons et passaient en dernier, sans compter le numéro de Jack qui fermait le ban.

Ils s'étaient également hissés en haut de l'affiche. Les gens venaient spécialement pour les voir. Les placards publicitaires commencèrent même à s'orner de bandeaux collés à la hâte : « Venez voir de vos propres yeux ! » Jack avait lancé : « Avec les yeux de qui ils verraient, sinon ? » Mais il blaguait moins à l'époque. Seulement sur scène. Vous connaissez celle sur la femme du garagiste ? Le spectacle devait continuer.

« Vous êtes à Brighton, les amis, alors bon sang, souriez ! »

Cela avait duré jusqu'au début du mois de septembre, et le public ne voyait que le merveilleux numéro, celui dont tout le monde parlait. Puis le spectacle prit fin, et le numéro dont tout le monde parlait ne fut plus que cela, il ne pouvait plus exister que dans les souvenirs de ceux qui l'avaient vu de leurs propres yeux, durant ces quelques semaines d'été. Puis les souvenirs eux-mêmes s'estomperaient. Les spectateurs finiraient peut-être par se demander s'ils l'avaient bel et bien vu.

D'autres choses prirent fin. Ronnie et Evie, après leurs brillants débuts, eux qui étaient sortis de nulle part pour devenir les vedettes de l'été et s'assurer, semblait-il, de futurs contrats, voire toute une carrière, ne réapparurent plus jamais sur scène. Ronnie ne réapparut même plus du tout.

Encore un mois plus tôt, sous la plume d'Eddie Costello, un écrivillon de la rubrique « Arts et

spectacles », on pouvait lire dans la presse locale que le couple – un vrai couple à la ville ! – avait « conquis Brighton ». Sans doute exagérée, cette version n'était plus que la moitié de l'histoire, celle-ci ne relevant plus seulement de la rubrique « Arts et spectacles ».

Evie enleva finalement sa bague de fiançailles. Une fois encore il avait fallu que le spectacle continue. Du temps où il blaguait sans retenue, Jack avait lâché qu'Evie et Ronnie seraient mariés à la scène cet été-là, pas besoin d'être en plus mariés l'un à l'autre. Ce qui à l'évidence serait pourtant le cas un jour. Avec son solitaire étincelant, la bague de fiançailles représentait même un complément visible – minuscule, mais visible – du costume de scène argenté d'Evie. Cela aurait eu l'air de quoi, si elle l'avait enlevée avant la fin de la saison ? Et cette bague offrait, comme toutes celles du même genre, une garantie. Si tout allait bien, ce qui serait sûrement le cas, ils se marieraient en septembre après la dernière du spectacle et partiraient pour leur lune de miel – de préférence ailleurs qu'à Brighton.

À moins qu'Evie n'ait espéré qu'en continuant à porter la bague les choses puissent redevenir comme avant. Que tout puisse être pardonné. Elle n'avait pas rendu la bague à Ronnie. Ronnie ne l'avait pas réclamée. Il n'avait rien dit. À la bague elle-même de décider.

Un jour de septembre, après la fin de la saison, et lorsque la police lui eut dit qu'elle était libre de quitter Brighton, Evie fit ce qui s'imposait. Elle se rendit à l'extrémité de la jetée, enleva la bague et la lança dans la mer. Elle n'en parla jamais à Jack. Sur le moment elle pensait encore, sans savoir quel tour prendrait son

existence, que son geste aurait miraculeusement pu faire que tout redevienne comme avant. Qu'il aurait même pu ramener Ronnie.

*

C'était un spectacle typique pour vacanciers de stations balnéaires. Un spectacle de variétés. De tout, des acrobates aux Rockabye Boys en vogue en passant par la désormais sur le retour et néanmoins opulente Doris Lane, qualifiée tantôt de « diva de la chansonnette », tantôt de « fiancée des Armées » (allusion espiègle à l'une de ses rivales). De tout, jongleurs ou Chinois faisant tourner des assiettes jusqu'à « Lord Archibald » qui montait sur scène, tenant au creux de son bras un gros ours en peluche – « et lui mettant la main bien profond », disait Jack – auquel il s'adressait, l'ours donnant la réplique avec beaucoup d'esprit. Durant toute la saison, ils avaient conversé sur l'état du monde – sur ce que Macmillan aurait dû dire à Eisenhower et ainsi de suite. À l'occasion ils pouvaient même « faire » Macmillan et Eisenhower, ou Khrouchtchev et de Gaulle. Rien de plus drôle qu'un ours parlant comme de Gaulle.

Mais tout reposait sur les épaules de Jack, le maître de cérémonie. On avait l'impression que c'était son spectacle. Tous venaient pour être pris sous son aile et rien n'aurait été pareil sans lui. Le copain d'un soir, l'hôte attentif à tous. Une fois descendu de scène, il assurait n'être que l'huile dans les rouages – et plus il y avait d'huile, mieux ça tournait. Mais ce n'était pas une sinécure.

À l'époque, il était Jack Robinson, comme dans

l'expression anglaise « avant d'avoir pu dire Jack Robinson » – avant d'avoir pu dire ouf. Quelques boniments, quelques plaisanteries parfois grivoises, quelques chansons, quelques pas de danse et de claquettes. Il assurait les présentations et les enchaînements, mais aussi un ou deux numéros à lui, et apparaissait toujours pour clore le spectacle par son habituel couplet d'adieu.

L'essentiel était de laisser les spectateurs repartir tout à la joie d'être en vacances, avec le sentiment d'en avoir eu pour leur argent, d'avoir passé un bon moment, et même de leur donner l'impression qu'ils pouvaient eux aussi pousser la chansonnette et esquisser quelques pas de danse. Pour la plupart, un spectacle en soirée sur la jetée était le clou de l'été.

« Eh bien les amis, c'est votre vieux copain Jack Robinson qui vient vous dire bonne nuit, faites de beaux rêves, et peu importe avec qui. Voici une petite chanson pour la route. Je crois que vous savez laquelle. S'il vous plaît, maestro !

When the red, red robin... Quand le rouge-gorge rouge feu... »

Si les spectateurs étaient d'humeur, il leur arrivait de reprendre en chœur ce refrain chanté par Bing Crosby. Et lorsqu'ils sortaient retrouver les lumières, le bruit et l'odeur de la mer, ils pouvaient très bien se surprendre, flânant avec insouciance sur les planches de la jetée, à fredonner intérieurement, ou même à voix haute, quelques paroles.

« *I'm just a kid again doing what I did again!* Je redeviens un gosse faisant ce qu'il a toujours fait ! »

On était en août 1959.

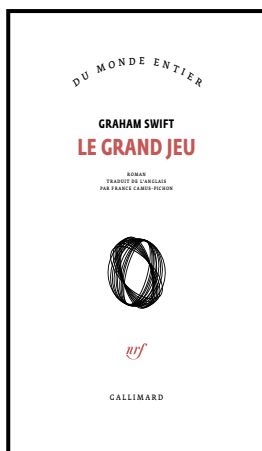
GRAHAM SWIFT

LE GRAND JEU

Un vent de magie souffle sur la jetée de Brighton au cœur de l'été 1959. C'est dans le théâtre de cette station balnéaire anglaise que se produisent chaque soir Jack Robbins, Ronnie Deane et Evie White. Cet époustouflant trio offre aux vacanciers du bord de mer un spectacle de variétés à nul autre pareil. Sur les planches, ils deviennent Jack Robinson, malicieux maître de cérémonie, Pablo le Magnifique, magicien hors pair, et Eve, sublime assistante au costume étincelant. Le succès ne se fait pas attendre et leur numéro se retrouve bientôt en haut de l'affiche. Le charme n'opère d'ailleurs pas uniquement sur scène : au fil de l'été, les deux amis succomberont l'un et l'autre à celui, irrésistible, d'Evie. Au risque de tout perdre.

Avec délicatesse et maestria, *Le grand jeu* nous plonge dans les coulisses des spectacles de magie et redonne vie à une époque disparue. Graham Swift révèle une fois de plus son talent de conteur et livre une bouleversante histoire d'amour, de famille et de mystère.

Graham Swift, né à Londres en 1949, s'est imposé sur la scène littéraire britannique par son art du romanesque et de l'épure. Le pays des eaux (1983) a reçu le prestigieux Guardian Fiction Prize. À tout jamais (1993) a obtenu le prix du Meilleur Livre étranger et La dernière tournée le Booker Prize en 1996. Ses autres ouvrages parus aux Éditions Gallimard sont La lumière du jour, Demain, J'aimerais tellement que tu sois là, Le dimanche des mères et De l'Angleterre et des Anglais.



LE GRAND JEU
GRAHAM SWIFT

Cette édition électronique du livre

Le grand jeu de Graham Swift

a été réalisée le 18 novembre 2020

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072870873 - Numéro d'édition : 359634)

Code Sodis : U29864 - ISBN : 9782072870880

Numéro d'édition : 359635